



Le zen du bonheur d'Alexandre Jollien

DANS UN NOUVEL OPUS, LE PHILOSOPHE,
CHRONIQUEUR POUR FEMINA, AIDE
À NOUS RÉCONCILIER AVEC LE PRÉSENT

TEXTE NICOLAS POINSOT PHOTO ZOÉ JOBIN

CURIEUX PARADOXE, Alexandre Jollien. Lui qui se diagnostique tourmenté, impatient, prisonnier du rythme effréné de notre époque, parvient à nous apaiser de sa seule présence. Physique ou littéraire. D'une phrase, d'un regard bienveillant, ou à travers la fenêtre lumineuse d'un silence, le philosophe valaisan nous fait soudain dévier de notre sprint quotidien, direction: l'essentiel. Son dernier livre, *Vivre sans pourquoi*, poursuit cette quête mi-spirituelle mi-pratique, d'une paix entre l'âme et le corps. Et comme toujours, il nous bouleverse.

Renâitre en Corée

Pourquoi un tel impact? La limpidité du discours, peut-être. La sincérité désarmante, aussi, d'une personnalité allergique aux masques. En 1999, déjà, celui qui se présente d'abord comme un «Homme», avant d'être un «écrivain et philosophe», était devenu un phénomène de librairie

LE LIVRE

Vivre sans pourquoi
Itinéraire spirituel d'un philosophe en Corée, d'Alexandre Jollien, Ed. L'Iconoclaste/Seuil, 322 p.

avec *Eloge de la faiblesse*, essai tout autant que récit autobiographique. Les lecteurs découvraient un garçon de 24 ans à la pensée fulgurante et à l'enveloppe charnelle un tantinet désobéissante depuis un incident survenu lors de sa naissance. Le choc fut littéraire, mais également sociétal: jamais encore on n'avait abordé le délicat sujet du handicap avec une telle universalité. Poids du regard des autres. Désirs de se réaliser. Besoin de réponses face à la peur de la mort... Différent, vraiment?

Quinze ans et quelques livres plus tard, Alexandre Jollien n'a pas tout à fait réussi à «guérir de l'idée de guérir» de sa maladie. Devenu mari et papa de trois enfants, son vécu hors des sentiers battus continue de le hanter, comme le prouve *Vivre sans pourquoi*, journal intime et philosophique de son exil d'une année en Corée du Sud avec sa famille. La tentation de l'Extrême-Orient pour voir la vie depuis un autre bout, celui du bouddhisme. «Je suis venu à Séoul comme on foncerait dans un hôpital psychiatrique quand on n'en peut plus», écrit-il. Se débarrasser des tempêtes de l'âme. Vaste programme.

Là-bas, Alexandre devient Hyecheon, son nouveau nom dharmique, et sous l'égide d'un maître, il apprend la méditation. Le détachement. La connexion avec son être profond. Et aussi le grand écart confessionnel, avec cette expérience sous le signe du Zen, ascendant Chrétien. «Jésus et Bouddha sont-ils en concurrence, faut-il les réconcilier?», s'interroge l'écrivain suisse, qui assume ce pedigree mental atypique.

Vers l'amour sans condition

Là-bas, il pointe du doigt ses mauvaises habitudes d'Occidental en permanence branché sous tension, décortique son «misérable ego de paumé». Courir tout le temps. Ruminer tout le temps, même la nuit. Se préoccuper de ce qu'on va penser de lui. Se plaindre en oubliant de s'abandonner à chaque instant de vie. Mais pourquoi tant de complications inutiles? Est-il possible d'exister sans tous ces bruits parasites? Alexandre Jollien finit par admettre que «vivre à fond, c'est aussi ralentir». Exercice difficile dans un monde qui tend à faire passer toute contemplation pour de la fainéantise.

Et d'évoquer une foi remodelée par les maîtres orientaux. «Le zen m'aide à dézinguer l'image d'un Dieu qui juge, scrute et condamne le moindre faux pas.» La culpabilité inspirée par un Père céleste qui tient du Père Fouettard, non merci. Parmi ses admirateurs, certains s'offusquent bien sûr d'une telle hérésie. Sauf que le philosophe est déjà au-dessus de tout ça. En profitant pour moquer les bigots qui ne verraient en Dieu qu'un «valet» exauçant les vœux en l'échange de bonnes conduites. «Carburer au désir de plaire n'est pas très loin de l'esclavage.»

Rien de plus authentique, d'ailleurs, que la confiance simple et sans condition de sa progéniture, elle qui ne se donne pas la nausée avec mille tonnes de questions, elle qui voit l'instant et pas les risques. «Mes enfants sont mes maîtres, confie-t-il. Ils ne misent jamais sur la perfection pour commencer à aimer.» Alexandre Jollien a-t-il parcouru 9000 km pour s'apercevoir que la voie à suivre débutait dans le creux de sa main? ■